

Présenter le Congo autrement

Entretien avec Fabrice Don de Dieu

Lydie Muanji et Fabrice Don de Dieu dans *Kuakuakulangu*, chorégraphie Fabrice Don de Dieu, Kongo Drama Company, halle de l'Étoile, Lubumbashi, 2013. Photo George Senga.



Bernard Debroux: Comment est née ta vocation artistique et quelles ont été les étapes marquantes de ton parcours ?

Fabrice Don de Dieu: Je suis artiste comédien et danseur originaire du sud Kivu où je suis né en 1977. Mon père et ma mère sont congolais. J'ai fait mes premiers pas au théâtre en première année secondaire, à Bukavu (sud Kivu), dans une troupe qui s'appellait *Vangu théâtre* dirigée par Jeannot Musingilwa. Je n'oublie pas cette première expérience, bien qu'elle remonte à plus de vingt ans. C'est là que j'ai pris goût à ce qu'on appelle le « théâtre en français ». *L'Étudiant de Soweto* a été la première pièce que j'ai jouée. Elle parlait de l'apartheid en Afrique du Sud. C'était déjà à l'époque un théâtre engagé. Ensuite, j'ai continué mes études à Kinshasa où j'ai obtenu mon baccalauréat en pédagogie générale et je me suis inscrit à l'Institut National des Arts de Kinshasa. J'y ai étudié cinq ans, suivant une formation en comédie, interprétation et danse, et obtenu mon diplôme avec « distinction ». En 2008, j'ai créé ma propre structure : *Kongo Drama Compagnie*. Le nom provient du Royaume Kongo, qui signifiait le Royaume de paix. Je voulais mettre en place une structure artistique qui fasse de l'art au service de la paix. Je mène aussi des activités culturelles dans des écoles. Je donne des stages comme metteur en scène, et comme interprète. Je me bats pour

qu'on puisse reconnaître le métier d'acteur et d'artiste à Kinshasa et au Congo. Mon credo c'est « la persévérance mène à la réussite ».

Ma toute première pièce avec *Kongo Drama Compagnie* a été créée en 2010 : *Procès Ngungi*. C'était une palabre où on amenait un moustique en justice. Elle parle du paludisme sous forme de comédie. La deuxième création, *Elykia*, était un spectacle de danse, créé fin 2010 et qui a tourné en 2011. En 2012 j'ai collaboré avec d'autres structures. On a créé et joué un spectacle sur les violences faites aux femmes, pour la remise du trophée au docteur Mukwege à Kinshasa. Il est une icône de la lutte contre la violence faite aux femmes dans l'Est du pays. Nous avons ensuite créé *Trop c'est trop* qui traitait des déplacés de guerre et qui a été joué en direct à la radio et à la télévision nationale. Plus récemment, en 2013, nous avons fait une grande campagne qui était aussi le titre d'un spectacle, *Wangu Mutoto ni Mali* que nous avons joué dans la province du Katanga avec un camion mobile : trente-deux représentations, chaque fois devant mille à trois mille personnes. Pour terminer l'année nous avons monté un spectacle de danse qui s'appelle *Kua Kua Kua Kulangu* qui signifie « trop trop trop parler » avec lequel nous continuons à tourner (Kinshasa, Lubumbashi). Nous espérons le monter ailleurs aussi, peut-être en Belgique. Ce spectacle est une recherche d'équilibre entre ce qu'on écoute, ce qu'on dit et ce qu'on fait.

Ce texte mis en ligne gratuitement sur le site www.alternatives-theatrales.be est la version intégrale d'un article publié partiellement dans le n° 121-122-123 d'Alternatives théâtrales *Créer à Kinshasa*.



Lydie Muanji et Fabrice Don de Dieu dans *Kuakuakulangué*, chorégraphie Fabrice Don de Dieu, Kongo Drama Company, halle de l'Étoile, Lubumbashi, 2013. Photo George Senga.

Je collabore comme opérateur culturel avec le KVS depuis leur venue à Kinshasa en 2005. En 2007 j'ai été l'assistant de Paul Kerstens. En 2012 j'ai participé à l'organisation des ateliers de *Tap Jazz Ensemble*, une compagnie américaine de danse de claquettes qui a travaillé en lien avec une vingtaine de danseurs congolais.

B. D. : As-tu un espace à Kinshasa pour ta compagnie ?

F. D. D. : Non. Nous avons un petit bureau à Kasa-vubu (commune du centre ville) et nous répétons dans un quartier périphérique, à Ndjili, au siège d'un ballet traditionnel, *Konono International* qui met à notre disposition des espaces de répétition quatre jours par semaine.

B. D. : Où présentez-vous vos spectacles ?

F. D. D. : Partout ! Nous étions la première structure congolaise qui a fait de la danse contemporaine sur une place publique, sur un rond-point à Ndjili, un endroit où les gens ne pouvaient pas s'imaginer voir cela !

B. D. : Tu poursuis ta formation comme chorégraphe ?

F. D. D. : J'ai suivi à deux reprises des ateliers à Brazzaville, lors du festival de danse, avec Gabi Glinz, une chorégraphe suisse.

Je reviens de Bamako au Mali où j'ai suivi une formation de trois semaines basée sur les principes de la déconstruction des danses traditionnelles pour arriver à créer une danse moderne. J'espère bientôt pouvoir travailler avec Faustin Linyekula.

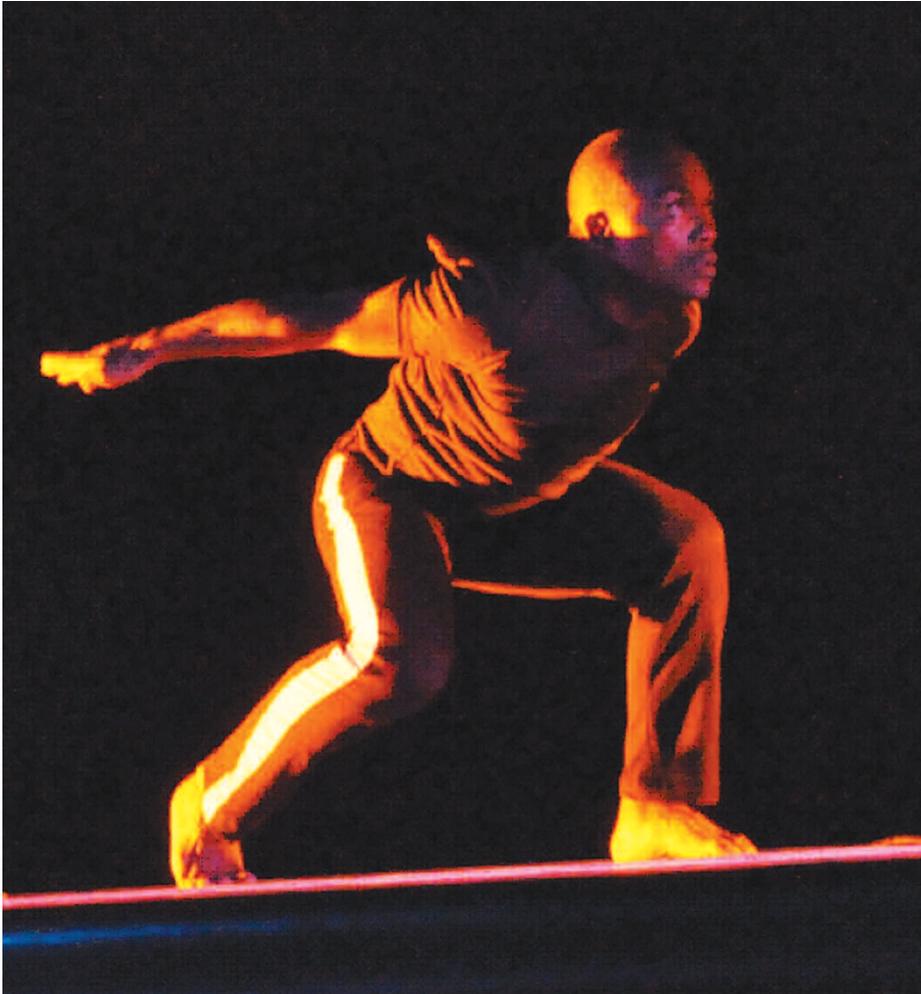
B. D. : Comment trouves-tu les moyens pour réaliser tes spectacles ?

F. D. D. : Pour les spectacles de danse, c'est *Kongo Drama* qui doit trouver ses propres ressources. Il n'y a pas de subventions à Kinshasa pour les créations. Je pratique beaucoup le théâtre de sensibilisation, le théâtre d'intervention, le théâtre pour le développement (je suis un admirateur d'Auguste Boal et du théâtre des opprimés). Ces projets peuvent être financés par des ONG, jamais par les ministères ! Je fais ce travail avec cœur, rencontrant par là la fonction sociale du théâtre.

Dans les projets financés par les ONG, il y a toujours un pourcentage qui revient à la structure, ce qui permet de financer des projets de création.

B. D. : Quelles sont tes projets dans les années à venir, les objectifs que tu poursuis ?

F. D. D. : Je voyage beaucoup en dehors de Kinshasa. J'ai réalisé au Katanga un projet qui me tient à cœur,



Fabrice Don de Dieu dans *Kuakuakulangué*, chorégraphie Fabrice Don de Dieu, Kongo Drama Company, halle de l'Étoile, Lubumbashi, 2013. Photo George Senga.

et qui aborde le thème de la loi protégeant les enfants. Pour pouvoir le présenter dans d'autres provinces, il faut à chaque fois tout recommencer à zéro; c'est lourd sur le plan administratif! Je voudrais vraiment sensibiliser les Congolais sur ce sujet. C'est facile de dire que l'enfant est notre avenir, mais il faut le protéger! Être le défenseur des droits des enfants à travers les arts. Sans être juge ou partie. Ces deux dernières années, j'ai observé une petite révolution sur le plan de l'infrastructure à Kinshasa (nouvelles routes, construction d'immeubles, etc.). Il faut en même temps faire changer les mentalités. Ce ne sont pas ces constructions qui vont rendre la ville propre. J'ai imaginé un concept qui va s'appeler «*Bosoto Bokono*» («*Bosoto*» c'est la saleté, l'insalubrité, et «*bokono*» signifie les maladies). J'aimerais faire une comédie musicale et tourner un petit film de fiction sur ce thème. Comme Kinshasa comprend vingt-quatre communes, en imaginant faire quatre spectacles par commune, nous allons atteindre plus de cent productions. Le projet est planifié sur deux ans. Je voudrais sensibiliser les gens sur les conséquences de leurs comportements, leurs actes, et sur les maladies liées à la saleté. Des débats suivront la présentation du spectacle qui sera joué sur notre camion podium. On ne jugera pas, on sera juste le miroir de la société.

B. D. : As-tu aussi des projets de création chorégraphique ?

F. D. D. : Je voudrais faire un spectacle de danse sur ce qu'est le Congo. Partout où j'ai été en Europe, on me dit : «*Kinshasa ça bouge, c'est la capitale qui bouge !*» mais aux infos, on ne montre que la violence dans l'Est du pays. Nous restons une zone rouge, dangereuse, mais tout le monde a quand même envie de venir. Je voudrais présenter le Congo autrement. Montrer que le Congo ce n'est pas seulement un lieu où il y a la guerre (comme dans beaucoup d'endroits dans le monde) mais qu'il y a un Congo vivant et festif. Le Congolais est de nature joyeuse, accueillante. Il n'est pas agressif, il aime s'amuser, mais ça ne veut pas dire qu'il ne pense pas à son avenir. Je voudrais dans ce spectacle essayer d'imaginer cet avenir. C'est un projet que j'imagine uniquement avec des femmes sur scène.

B. D. : Les prix de location pour des espaces de création et de spectacle ont subi une hausse vertigineuse à Kinshasa.

F. D. D. : Moins dans les quartiers périphériques. C'est là que je souhaite m'installer. Pour donner accès à la culture à une population plus éloignée du centre-ville. J'aimerais y faire régulièrement des projections gratuites et des concerts classiques. Au fur et à mesure, les gens y prendront goût. Ici, le public est très ouvert. J'essaie à chaque fois d'associer d'autres artistes à mes spectacles. Dans ma dernière pièce, les costumes ont été réalisés par une artiste qui a étudié à l'ISAM (Institut supérieur des Arts et Métiers). Le régisseur qui a proposé la scénographie travaille avec le «*théâtre des intrigants*», il est professeur à l'INA et nous accompagne partout.

B. D. : Comment faire évoluer les structures d'aides et de financement ?

F. D. D. : J'aimerais qu'il y ait une sorte de plateforme qui réunisse des directeurs de structures pour qu'on informe de ce qui est attribué dans les accords culturels et comment accéder à cette aide, surtout dans le cadre de coopérations. Nous connaissons bien nos priorités et nos besoins.